

PAUL VERCHÈRES

Crimes à Sainte-Émilie



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-017

Crimes à Sainte-Émilie

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 672 : version 1.0

Crimes à Sainte-Émilie

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

Personnages de ce roman

GUY VERCHÈRES, le voleur et homme de bien surnommé l'Arsène Lupin canadien-français, toujours prêt à détrousser les mauvais riches pour aider les pauvres et les humbles, le cœur sur la main et, comme détective, le digne émule de Sherlock Holmes.

PAUL VERCHÈRES, cousin de Guy, journaliste, écrivain et vieux garçon endurci, le biographe de son cousin, qui est le narrateur du récit qui suit.

CÉCILIE COUSINEAU, garde-malade, femme étrange (ange ou démon ?) qui semble pourvoyeuse d'effroi et de mort pour ceux près desquels elle vit.

M. L'ABBÉ ÉTIENNE BRANCHAUD, curé de la petite paroisse de Sainte-Émilie, lieu de villégiature dans les montagnes laurentiennes.

LE DOCTEUR HUGUES POITRAS, qui a Cécilienne comme garde-malade jusqu'à ce que le vieux

curé l'engage comme gouvernante.

LE COMTE HILARION D'ARGENCIEU, vieil aristocrate français qui a émigré au Canada à la chute de la France en 1940.

Le jeune baron RENÉ DE HAUTECOURT, 20 ans, dont la fortune est administrée par le comte d'Argencieu.

GRÉGOIRE QUENNEVILLE, qui écrit une lettre à Paul Verchères, lettre qui met le présent récit en branle.

ANATOLE LESAGE, chiropraticien, qui dirige un hôpital de chiropratique à Sainte-Émilie.

OLYMPE LADÉROUTE qui dirige une maison de pension.

THÉO BELCÉIL, chef de l'escouade des homicides de la sûreté provinciale.

LÉOPOLD FALAIZE, avocat qui se fait traiter l'épine dorsale par le chiropraticien.

Et quelques autres personnages de moindre importance.

I

La lettre

« Le plus grand monstre est la personne qui se sert de sa profession pour des fins immondes. »

(Vieux proverbe gaulois.)

Renversé en arrière dans ma chaise basculante, somnolant en dépit des dossiers littéraires accumulés en face de moi sur mon pupitre, je tressaillis soudain.

La porte de mon bureau venait de s'ouvrir.

Mais ce n'était qu'Isidore, notre petit messenger.

– Votre Courrier, monsieur Paul, me dit-il.

Je pris les six ou sept lettres qu'il me tendait.

Si celle qui se trouvait sur le dessus n'était pas une surprise elle était quand même une entité fort désagréable.

Une facture de mon tailleur.

– Allons, dis-je, il va encore falloir que je tape mon cousin Guy pour un cent piastres.

L'adresse de la seconde lettre était écrite à la main.

Écriture inconnue...

Je portai l'enveloppe à mon nez et humai.

Pas de parfum.

La missive ne devait donc pas venir d'une femme.

La première frappe postale avait été apposée par le bureau de poste de Saint-Émilie.

Je connaissais ce petit endroit de villégiature favori des skieurs parce que perché sur une des innombrables crêtes des Laurentides.

Je connaissais aussi le bon vieux curé Branchaud qui m'avait enseigné l'astronomie au séminaire de Sainte-Thérèse.

Tous ceux qui ont passé par ce séminaire se rappellent ce doux et brave homme qui disait à chaque cours extérieur du soir : « Vous voyez cette étoile ? Eh bien, ce n'est pas une étoile, c'est une planète. »

Je pris mon coupe-papier, fendis l'enveloppe et lus la missive :

M. PAUL VERCHÈRES,

a/s POLICE-JOURNAL,

Montréal, Qué.,

Cher monsieur :

À titre de grand et constant admirateur de votre cousin Guy Verchères, l'Arsène Lupin canadien-français, je viens à vous avec une pressante supplique.

Le docteur Hugues Poitras, de Sainte-Émilie est mort il y a quelques mois ; le curé Branchaud vient de mourir ; et à moins que Guy Verchères vienne me défendre, je vais mourir moi aussi.

Cela parce que j'ai trop parlé.

Naturellement je ne puis vous expliquer l'affaire dans cette lettre, mais venez, venez au plus tôt ; car ma vie, je le sens, est en grave, en imminent danger.

Je tremble d'effroi.

GRÉGOIRE QUENNEVILLE,
Hôpital de Chiropratique Lesage,
Sainte-Émilie

Je me grattai la tête.

Cette lettre avait-elle été écrite par un homme normal, réellement effrayé ou bien par un déséquilibré ?

Je ne savais point que le curé Branchaud n'était plus de ce monde.

Je téléphonai à l'Archevêché.

On me confirma la nouvelle de cette mort qui datait de la veille.

La dépouille mortelle était exposée en chapelle ardente dans la nef de l'église paroissiale de Sainte-Émilie, et les funérailles

allaient avoir lieu à 10 heures le lendemain matin.

Je me dis :

– Si cet homme, Grégoire Quenneville, allait mourir parce que je me suis désintéressé de sa supplique, je ne me le pardonnerais jamais. Allons, Paul, un bon mouvement

J'appelai Guy au téléphone :

– Cher voleur et homme de bien, lui dis-je, dans quel degré de paresse te prélasses-tu aujourd'hui ?

– J'ai des fourmis dans les jambes, Paul.

– Te sens-tu des prédispositions pour sauver la vie d'un malheureux que les assassins mettent en danger de mort et qui est, je ne comprends pas pourquoi, un de tes admirateurs.

– Il faut bien que je me tienne à la hauteur de ceux qui m'admirent. Où es-tu ?

– Au bureau de Police-Journal.

– Attends-moi là.

– Viens avec ton auto ; nous allons faire une course à la campagne.

- Où ça ?
- Dans les Laurentides.
- Les feuilles d’érables commencent à s’y faire dorer par l’automne, ce sera idéal.

J’éclatai de rire :

- Pars donc en détective et non en poète, mon vieux, dis-je, nous partons non pas sur Pégase mais dans ton auto à la recherche d’un assassin.

*

Nous venions de dépasser Shawbridge.

Guy obliqua à gauche, laissant la grande route nationale Duplessis pour prendre le vieux chemin, puis une petite voie gravelée qui conduit à Saint-Émilie.

L’auto luxueuse du voleur et homme de bien se faisait fi des côtes les plus abruptes et à pic qu’elle gravissait élégamment en grande vitesse.

Au sommet de l’une d’elles nous vîmes le petit clocher de l’église dans laquelle les restes du

vieux curé Branchaud étaient exposés.

– Eh là, fis-je, regarde donc cette affiche.

Guy modéra.

L’affiche se lisait :

Un mille en avant à droite est sis
L’HÔPITAL DE CHIROPATRIQUE LESAGE,
Traitements dans l’air pur du nord.

Je dis :

– C’est là que nous arrêtons d’abord, je suppose.

– Évidemment, chaste Paul, puisque ton correspondant Quenneville a donné cet hôpital comme son adresse.

Ce fut moi qui sonnai à la porte.

Sans obtenir de réponse.

Je tournai la poignée.

La porte n’était pas barrée.

Elle s'ouvrit.

Nous entrâmes.

Un homme, un colosse, tout vêtu de blanc, était debout dans la pièce vitrée à gauche, près d'une table de chiropratique ; sur la table était étendu un patient sur lequel il semblait en train de pratiquer la respiration artificielle.

– Eh là ? fis-je.

L'inconnu à face hirsute et dure se tourna vers nous et s'approcha :

– Je l'ai sauvé, dit-il, les yeux hagards.

Guy demanda brusquement :

– Qui êtes-vous ?

– Je suis le docteur Anatole Lesage, docteur en chiropratique.

L'Arsène Lupin canadien-français indiqua du doigt le patient qui revenait à lui :

– Et cet homme que vous avez sauvé, qui est-il ?

– C'est l'avocat Falaize ; heureusement que cela n'a pas été mortel pour lui ; mais l'autre...

– L'autre ?

– L'autre est mort.

– Et qui est cet autre ?

– Grégoire Quenneville.

Je regardai Guy.

– Je m'y attendais, dit-il de son air aussi supérieur qu'enrageant.

II

Quenneville expliqué par Falaize

Nous étions assis dans le bureau du chiropraticien Lesage : le chiropraticien à son pupitre, Guy Verchères et moi en face de lui.

Guy dit :

– Si vous me le permettez, docteur, je vais procéder comme un juge d’instruction.

– Je suis à votre disposition, monsieur Verchères.

Le voleur et homme de bien commença :

– Qui était au juste ce Grégoire Quenneville ?

– C’était un vieux rentier.

– Pourquoi était-il ici ?

– Je le traitais pour le parkinson.

- Et qu’est-ce que le parkinson ?
- C’est une maladie nerveuse consécutive à une encéphalite.
- Il y a longtemps que Quenneville était ici ?
- Oui, quelques mois.
- Et de quoi est-il mort ?
- D’asphyxie.
- Par le gaz ?
- Oui.
- J’objectai :
- Mais l’Hydro-Québec ne vient pas jusqu’ici.
- Non, mais nous faisons la cuisine de mon hôpital avec des cartouches de gaz ; j’ai un service régulier de cartouches.
- Or, demanda Verchères, il y avait une de ces cartouches dans la chambre de Quenneville ?
- Oui, et entrouverte.
- Donc celui qui l’a transportée là et qui en a dévissé le bouchon n’est nul autre que l’assassin ?

– C’est là aussi mon raisonnement.

Verchères questionna :

– Tout meurtre a son motif ; quel serait selon vous le mobile de celui-ci ?

– Le fait que Quenneville a vu clair dans les deux autres meurtres et qu’il a trop parlé ; il vous a même demandé vos services, monsieur.

Guy avait tressailli au cours de cette dernière phrase :

– Les deux autres meurtres ! s’écria-t-il. Cela demande quelques explications ; quel fut le premier meurtre ?

– Le docteur Hugues Poitras a été la première victime.

– Qui était le docteur Poitras ?

– C’était le médecin de Sainte-Émilie.

Lesage fit une pose.

Il hésita longuement avant de dire :

– Ici j’ai une confession à faire.

Il expliqua :

– Vous savez que les médecins et les chiropraticiens ne sont généralement pas en bons termes. Ils nous traitent faussement de charlatans. Cependant tel n'était pas le cas entre Poitras et moi ; il souffrait de dépression nerveuse, maladie qui a sa source dans la colonne vertébrale. Or il est mort paraît-il, d'une faiblesse de cœur. C'est étrange.

– Étrange ? Pourquoi ?

– Parce que quand j'ai examiné le docteur il avait le cœur absolument sain.

– Ah, et comment est-il mort ?

– Il était à arroser son gazon lorsque soudain, sans aucun avis, il s'est écroulé dans l'herbe, mort.

– Empoisonné ?

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que si tel était le cas il ne serait pas mort de façon aussi foudroyante et instantanée.

– C'est vrai : tout empoisonnement mortel est

précédé au moins de convulsions.

Lesage poursuivit :

– Les langues se sont mises à se faire aller après sa mort ; on m’a accusé du meurtre ; le détective Théo Belœil, de la sûreté provinciale, est même venu me questionner. Les réponses que je lui ai faites étaient sans doute satisfaisantes, car l’affaire n’a pas été poussée plus. Mais maintenant je ne sais plus ce qui va arriver

– Pourquoi parlez-vous ainsi ?

– Parce que le curé Branchaud a été assassiné.

– Ah !

– Et de la même façon que le docteur.

– Pendant qu’il arrosait son jardin ?

– Oui.

– Il s’est écroulé et est mort instantanément ?

– C’est bien ça.

Guy questionna :

– Et vous prétendez que le troisième meurtre, celui de Quenneville, fait partie de la même

série ?

– Ça en a tout l’air.

– Vous disiez tout à l’heure que Quenneville parlait trop ; que disait-il donc ?

– Quand le docteur Poitras est mort la garde-malade qui travaillait pour lui était une vieille fille du nom de Cécilienne Cousineau ; quand le curé est mort sa gouvernante était de même Cécilienne Cousineau que le prêtre avait engagée à la mort de Poitras.

– Ah, ah, et Quenneville accusait Cécilienne du double meurtre ?

– Oui, et c’est même pour cela qu’il vous a fait venir, monsieur Verchères.

– Mais quel mobile aurait eu la garde-malade pour tuer les deux victimes ?

– Le lucre.

– Ah, ah, elle a hérité du docteur ?

– Oui, et le curé Branchaud lui a aussi laissé une belle poire pour la soif.

L’avocat Falaize entra.

– Je l’ai échappé belle, hein, Lesage ? dit-il.

Verchères lui demanda ;

– Croyez-vous que dans votre cas aussi il s’agisse d’un attentat contre votre vie ?

– Oui.

– Le motif ?

– J’avais conseillé à Quenneville de vous écrire.

– Alors, Guy, dis-je, *watch your step*, tu es ici et tu es un danger pour le meurtrier. Il va sans doute tenter de te supprimer.

Guy sourit :

– Je ne suis pas aussi facile à supprimer que la taxe de luxe à Duplessis, tu sais.

S’adressant à Falaize, Guy reprit :

– Il y avait aussi une cartouche dans votre chambre ?

– Oui.

– C’est concluant.

Une garde-malade entra :

– Monsieur Lesage, dit-elle, un détective provincial vous attend dans l’antichambre.

– Qui ?

Je dis :

– C’est l’inéluctable Théo.

C’était bien Belœil.

Ses 240 livres de muscle et de graisse tressaillirent quand il nous vit, Guy et moi.

– Vous arrivez encore avant moi, avoua-t-il.

– C’est une habitude, raila notre Arsène Lupin de chez-nous.

Il ajouta :

– Un premier meurtre est commis, Belœil se montre et ne voit rien ; un second est perpétré, il se bouche les yeux ; un troisième vient de se produire et nous arrivons avant lui. Ah, la police provinciale et sa triste inefficacité.

Belœil marmonna :

– Guy, si tu répètes devant les journalistes ce que tu viens de dire je ne sais pas ce que je te fais.

– Tu sais bien, mon gros Théo, que loin de faire cela, je vais à la fin de cette cause te laisser tout le crédit officiel du succès.

Je m'écriai :

– À nous, les petits, le travail, et à toi, le gros Théo les effluves de la gloire.

Verchères dit :

– Eh bien, puisque je dois résoudre ce problème de détection pour toi, Belœil, nous allons nous mettre au travail.

Il poursuivit :

– Trois meurtres ont été commis et une tentative de meurtre s'y ajoute pour faire un meilleur compte.

Théo demanda :

– Quatre crimes ; combien as-tu de suspects, Guy ?

– Moi, aucun, car je ne soupçonne pas les innocents ; or personne n'a encore daigné me présenter le ou la coupable.

Le voleur et homme de bien ajouta :

– Mais toi, Théo, tu as au moins un suspect.

Le détective tressaillit :

– Moi ?

– Oui, tes soupçons ne se sont-ils pas portés sur M. Lesage ?

– C’est vrai.

– Et quel aurait été le mobile de M. Lesage ?

– La vengeance.

– Hein. ?

– Oui, les médecins et les chiropraticiens ne se haïssent-ils pas mortellement ?

Guy éclata de rire :

– Tu ne trouves pas, dit-il, que ton mobile est de caoutchouc.

– De caoutchouc ?

– Oui, il est joliment étiré.

Verchères reprit :

– Remarque bien que je ne te dis pas que Lesage ici présent (Pardon, monsieur), est coupable ou innocent. Tout ce que je te demande

c'est de ne pas l'arrêter ; non, pas tout de suite.

Belœil demanda :

– Tu dois soupçonner quelqu'un, toi ?

– Oui.

– Qui ?

– Je t'ai dit que je n'avais pas encore été présenté à l'assassin, Théo ; mais si tu veux t'amuser à arrêter le monde, je vais te donner quelqu'un avec un bon mobile pour les trois meurtres et aussi pour la tentative ratée.

– Qui ?

– Pas si vite.

– Non ?

– Non ; sais-tu qui a hérité du docteur Poitras ?

– Non.

– Sa garde-malade.

– Tiens, tiens

– Sais-tu qui a hérité du curé Branchaud ?

– Sa gouvernante.

- Ça fait déjà deux suspects.
 - Non.
 - Non ?
 - La garde-malade et la gouvernante ne sont qu'une seule et unique personne qui s'appelle Cécilienne Cousineau.
 - Ah...
 - Va arrêter cette Cécilienne.
 - Sous accusation de meurtre ?
 - Non, contente-toi de la détenir comme témoin important de la couronne.
 - Ainsi la cause est déjà finie ?
- Verchères dit :
- Imbécile !
 - Hein ?
 - La cause ? Mais elle n'est pas encore commencée.
 - Ainsi Cécilienne Cousineau n'est pas l'assassin ?
 - Non.

– Pourquoi veux-tu alors que je l’arrête ?

Guy Verchères murmura :

– Pour lui sauver la vie, peut-être.

Il se tourna vers le chiropraticien :

– Quelle heure est-il ?

– Sept heures.

– En effet le soleil était bas à l’horizon.

Guy dit :

– C’est comme partout ailleurs ici, on doit arroser les jardins au coucher du soleil.

– Oui, c’est à peu près l’heure.

Le voleur et homme de bien ordonna au détective provincial :

– Si tu ne veux pas procéder à l’arrestation d’une morte il n’y a pas une minute à perdre. Va.

– Tu es sérieux, Guy ?

– Va, mais va donc, imbécile.

III

Guy et moi

Nous étions à souper dans un petit salon de l'hôpital gracieusement transformé pour la circonstance en salle à manger.

Discrètement M. Lesage nous avait laissés seuls.

Je demandai à Guy :

– Tu ne crois pas le chiropraticien coupable ?

– Non.

Cette négation était ferme, définitive.

Je demandai :

– Pourquoi ?

– S'il n'y avait eu qu'un meurtre, celui du docteur Poitras, il pourrait à la rigueur être notre suspect numéro 1, mais pourquoi Lesage aurait-il

tué les autres et surtout ses patients qui lui rapportaient de l'argent VIVANTS ?

– Tu as raison.

Il ricana :

– Comme d'habitude d'ailleurs.

Je laissai passer le sarcasme et repris :

– Je vois que tu ne crois pas non plus à la culpabilité de Cécilienne Cousineau ; pourquoi ?

– Écoute ; Cécilienne tue Poitras pour hériter ?... Tu me suis ?

– Oui.

– Ensuite elle tue le curé pour la même raison...

– Je te suis encore.

– Quenneville et Falaize la désignent comme meurtrière ; elle tue le premier et rate le second. Tu me suis ?

– Mais oui.

– Eh bien, voilà pourquoi ça n'a aucun bon sens.

– Qu'est-ce qui n'a pas de bon sens ?

– Que Cécilienne soit coupable.

– Comment ça ?

– La preuve contre elle est trop évidente, trop accablante, elle ne peut pas être aussi imbécile que cela. Elle paraît TROP COUPABLE ; c'est là la meilleure preuve de sa complète innocence.

Je remarquai :

– Tu as dit tout à l'heure à Belœil qu'elle était en danger de mort

– Évidemment.

– Hein ?

– Oui, l'assassin a le désir de la faire disparaître ; et je prédis que sa mort, si Belœil n'arrive pas à temps, aura tous les aspects d'un suicide.

– Ah, et pourquoi ?

Guy ignore ma question.

Il dit :

– Théo, dans ce cas, va arriver à moi et me

dire qu'il est arrivé trop tard et que la meurtrière s'est suicidée.

– Il ajouta :

– Voilà justement ce qu'a prévu l'assassin. Morte, Cécilienne ne peut pas revendiquer son innocence ; et, comme tu verras, Belœil sera prêt à classer la cause, satisfait qu'il sera que l'assassin s'est suicidé.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer mon cousin.

Mais je n'aimais guère le lui laisser voir ; car je le détestais cordialement quand il prenait son air d'enrageante supériorité.

Aussi lui dis-je :

– Désigne-moi donc le coupable.

– Ne t'ai-je pas dit qu'il ne m'avait pas encore été présenté ?

– Alors tu le connais... sans le connaître ?

– Non, pas exactement, j'ignore encore et le mobile du crime et le nom de l'assassin, mais ce dont je me doute diablement c'est de la façon

dont les meurtres du curé et du docteur Poitras ont été commis.

– Explique-moi...

– Bien, le curé et le docteur tenaient en mains un boyau d'arrosage au moment de leur mort.

Je raillai :

– Et ils arrosaient leur jardin, mon vieux. Alors tu as deux titres pour ton histoire : L'EAU MORTELLE ou bien LE BOYAU QUI TUE.

– Ne ris pas, idiot, car en ce moment tu ressembles au fou du roi François 1^{er}. Ne ris pas et va chercher le chiropraticien.

J'obéis.

Lorsque je revins avec Lesage, Guy lui demanda :

– Il y a une clôture qui entoure le jardin du docteur Poitras ?

– Oui.

– Cette clôture est de broche ou de fer, n'est-ce pas ?

– Elle est de fer forgé.

– Et la clôture du jardin du curé, de même, n'est-ce pas ?

– Oui.

Je dis à mon cousin :

– Comment se fait-il que tu te sois douté que les clôtures étaient de fer ?

– Je ne m'en doutais pas

– Non ?

– Non, j'en étais sûr.

– Sûr, comment ?

L'animal il prit son air de supériorité et de mystère pour me dire :

– Le boyau appelait l'eau, l'eau appelait la clôture de fer et la clôture de fer appelait la mort.

La porte s'ouvrit et se referma avec fracas.

Nous nous retournâmes.

Belœil accourait tout excité.

– Hélas, Guy, s'écria-t-il, je suis arrivé en retard.

– Trop tard ?

– Oui, l’oiseau s’était envolé. Je me rendis au presbytère ; on me dit que Cécilienne Cousineau était allé voir sa vieille amie Olympe Ladéroute qui tient la principale maison de pension de Sainte-Émilie. Mais Olympe me dit que Cécilienne n’était pas venue chez elle. Bref, la garde-malade s’est enfuie ; c’est actuellement une fugitive de la justice.

Nous nous regardâmes, Guy et moi, d’un air entendu.

Disparue ? hein ? raillaient les yeux du voleur et homme de bien.

Plus que disparue, raillaient à leur tour les miens.

Guy me poussa du coude en murmurant :

– Écoute, Théo n’a pas fini.

Il avait raison.

Le gros détective provincial triompha bruyamment :

– Admets, Guy, dit-il, que cette fois tu t’es trompé.

– Et puis après, fit mon cousin, cela arrive dans les meilleures familles. Maintenant que tu connais l’assassin il ne te reste plus qu’à la pincer.

– Oui, et je pars de ce pas à sa poursuite.

– À ta place, sais-tu ce que je ferais, mon Théo ?

– Non, quoi ?

– Je resterais ici.

– Hein ?

– Parfaitement ; il serait bon que tu sois présent, n’est-ce pas, lorsque je mettrai le grappin sur le meurtrier ?

– LE meurtrier ?

– Oui.

– Alors Cécilienne Cousineau n’est pas notre coupable ?

– Je te l’ai déjà dit, il me semble.

Guy ajouta :

– Non seulement elle n’est pas ta coupable,

mais elle est sans nul doute la quatrième victime

– Elle est morte ?

– Je n’en serais nullement surpris. Alors vois-tu l’éclat de rire général dans la province si les journaux annonçaient que le grand détective Belœil a été à la recherche d’UNE MORTE FUGITIVE. Tu pars, Théo ?

Piteusement celui-ci répondit :

– Non, je reste, tu sais bien.

Guy railla :

– Je suis le plus heureux des hommes d’avoir reconquis ta confiance en mon habileté illimitée.

IV

Olympe Laderoute

Entre vieilles filles on papote, on papote, et la vie nous ayant privé de certaines jouissances génésiques on se reprend dans les jouissances spirituelles, voire même fantastiques, telles le spiritisme.

Cécilienne Cousineau et Olympe Ladéroute étaient des adeptes enragées de la religion des esprits.

Remarquez que je ne veux pas dire que tout spiritisme est du féque. Non, il y a dans la nature des mystères insondables ; les savants ne viennent-ils pas d'ailleurs d'en sonder un ? Nous voulons parler de la bombe atomique.

Des esprits, nous ne le nions pas, peuvent se concrétiser, se réincarner et prendre la forme

humaine dans le but d'apeurer les hommes ou pour des fins plus sérieuses.

Peuvent, dis-je.

Au fond je n'en sais rien.

Guy lui-même avoue la même ignorance en la matière.

Toujours est-il qu'Olympe Ladéroute et Cécilienne Cousineau pratiquaient le spiritisme ensemble, la première étant le médium.

On sait que les médiums, ou du moins certains d'entre eux, s'autohypnotisent.

La préliminaire à ce chapitre, ami lecteur, est simplement pour mieux vous faire comprendre ce qui va suivre.

*

Nous avons, Guy, Belœil et moi, pris trois chambres à la pension Ladéroute.

Le soir de notre arrivée nous nous étions donnés à Olympe pour ce que nous étions, ne

cachant rien de notre véritable identité.

Et nous l'avions questionnée.

En réponse à notre interrogatoire serré, elle ne nous avait à peu près rien dit qui pût nous éclairer le moins du monde sur la mystérieuse disparition de Cécilienne.

Garde Cousineau était une bonne, une brave personne, pleine de religion, au passé blanc comme neige.

Non, il n'était pas dans ses habitudes de disparaître sans laisser savoir à ses amis où elle allait.

Pourquoi le docteur Poitras et le curé Branchaud l'avaient-ils couchée sur leurs testaments ?

Mais tout simplement parce qu'elle les avait bien traités.

Et patati...

Et patata

Jusqu'au moment où Guy dit en baillant :

– Faites comme vous voudrez, vous autres,

mais moi, je vais me coucher.

*

Ce fut le lendemain matin que se produisit la sensation.

Belœil s'était levé le premier.

J'étais à regarder le voleur et homme de bien se barbifier dans sa chambre lorsque soudain le gros Théo fit irruption traînant derrière lui Olympe Ladéroute, essoufflée et effrayée.

– Prends charge de la cause, dit le détective provincial, moi, j'en ai assez des esprits et des messages d'outre-tombe.

Guy dit :

– Théo, tu fais peur à mademoiselle, lâche-lui le bras ; je te gage que tu lui feras porter des marques bleues.

À Olympe il dit d'une voix très douce :

– Il vous est arrivé quelque chose au cours de la nuit, n'est-ce pas ?

La vieille fille répondit d'une voix timide :

– Oui, monsieur.

– Commencez par le commencement et prenez votre temps ; ne brusquez rien et n'oubliez pas le moindre détail ; il peut être important.

– Hier soir, je m'endormis du sommeil hypnotique.

– Comment pouvez-vous dire que c'était le sommeil hypnotique ?

– Parce que j'en connais les symptômes.

– Quels sont-ils ?

– Un frisson général, un étourdissement et l'anéantissement du conscient dans le subconscient.

– C'est ce qui vous est arrivé hier soir ?

– Oui.

– Vous vous êtes endormie et après ?

– Après j'ai vu un homme

– Qui ?

– Je ne sais pas ; il faisait trop noir pour que je

puisse lui distinguer les traits.

– Donc vous avez vu un homme ?

– Oui, il avait un bâton à la main.

– Que faisait-il ?

– Il marchait à pas rapides sur le bord de la rivière du Nord.

– Et puis ?

– Soudain je vis en avant de lui Cécilienne. Quand l’homme la vit il se mit à courir. Arrivé près d’elle, il lui asséna un coup de bâton sur le derrière de la tête.

– Cécilienne s’écroula ?

– Oui.

– Qu’arriva-t-il alors ?

– L’inconnu prit Cécilienne dans ses bras, s’avança sur une pointe rocheuse qui avance dans la rivière et jeta mon amie à l’eau.

– C’est tout ?

– Non, le corps astral de Cécilienne m’a parlé.

– Ah, et que vous a-t-il dit ?

– « Je suis morte, dit-elle, il me fait plaisir de t’annoncer que tu vas hériter de tous mes biens. »

Je tressaillis.

En fait nous tressaillîmes tous.

Le même mobile de meurtre : le lucre, apparaissait, cette fois désignant Olympe Ladéroute comme la meurtrière.

Olympe avait-elle réellement vu ce qu’elle racontait ou n’échafaudait-elle pas là un tas de mensonges ?

Mensonges ?

Mais pourquoi ?

Oui, pourquoi allait-elle au devant des coups, comme on dit en canayen ?

Guy dit :

– Mademoiselle Ladéroute, pouvez-vous nous décrire de façon plus précise l’endroit où le mystérieux individu a jeté Cécilienne à l’eau ?

– Il y avait la pointe rocheuse. La petite rivière du Nord est très étroite à cet endroit. En arrière j’ai vu un bâtiment blanchi à la chaux, et sur

l'autre rive, vis à vis de la pointe, un autre bâtiment.

– Peinturé ?

– Non, je ne crois pas.

Verchères réfléchit :

– Y a-t-il quelqu'un ici qui connaît bien la région ?

– Oui, Baptiste Vendette, dit-elle, est au courant des moindres méandres de la rivière.

– Où est-il ?

– Ici, c'est mon homme à tout faire.

– Faites-le venir.

– Immédiatement ?

– Mais oui.

Lorsque le père Vendette eut été mis au courant de la description donnée par Olympe il s'écria :

– Si je connais ça ! Mais c'est la pointe aux ouaouarons, le meilleur endroit du nord pour les cuisses de grenouilles.

Belœil ordonna :

– Mon ami, vous allez nous y conduire.

Nous partîmes.

V

Un autre crime

Le cadavre de Cécilienne Cousineau gisait dans environ un pied d'eau.

Le père Vendette dit :

– Il a fallu qu'elle perde connaissance pour se noyer dans si peu épais d'eau.

Verchères ricana :

– Une faible femme perd facilement connaissance sous l'effet d'un coup de bâton à la tête.

Au vieil homme à tout faire d'Olympe il ordonna :

– Vous pouvez disposer, le père.

– Disposer ?

Le vieux ne comprenait pas.

– Il veut dire que vous pouvez scammer.

– Scammer ?

Je devenais ridicule.

Avec impatience je demandai :

– Si je vous dis de sacrer votre camp allez-vous me comprendre.

Le vieux cracha sa chique et s'en alla dignement.

– Après Cécilienne, je suppose, Belœil, dit Guy, que ton plus grand désir actuel est d'arrêter Olympe Ladéroute ?

– Bien...

– N'est-ce pas ?

Théo questionna à son tour :

– Ne crois-tu pas qu'elle peut avoir assassiné pour hériter ?

Guy dit :

– Je suis embêté, je l'avoue.

Guy embêté.

Ça se voyait rarement.

J'éclatai de rire.

Il me dit dédaigneusement :

– Les enfants prennent leur fosse où ils le trouvent.

Il ajouta :

– Tout tourne autour de la question du spiritisme.

– Que veux-tu dire ?

– Si la vision d'Olympe est mensongère, alors elle a tué Cécilienne.

– Pourquoi ?

– Pour hériter. Et elle a tué Poitras et le curé pour que Cécilienne hérite afin d'hériter à son tour, elle.

Après un silence le voleur et homme de bien reprit :

– Mais si Olympe a réellement vu ce qu'elle prétend avoir vu, l'aspect des choses change du tout au tout. Le spiritisme, mes vieux, ne se discarde pas comme on met au rancart un pantalon trop usé ; non, il y a du vrai dans les

phénomènes qu'il produit.

Verchères réfléchit, puis il dit :

– Je vais en avoir le cœur net.

Je demandai :

– Que vas-tu faire ?

– Je vais appeler le professeur de psychie à l'Université de Montréal.

– Le docteur Montgrand ?

– Oui.

Il le fit.

Et M. Montgrand lui dit qu'Olympe Ladéroute POUVAIT avoir vu ce qu'elle prétendait.

Avant de raccrocher l'acoustique Guy avait demandé au professeur :

– Ainsi il est possible que la vision soit sincère ?

– Oui.

– Définitivement ?

– Définitivement.

VI

Examen des suspects

Nous étions, Belœil, Guy et moi, avec le chiropraticien Lesage.

Mon cousin dit à ce dernier :

– Nous avons absolument deux suspects qui ne valent pas grand-chose, vous et Olympe Ladéroute.

Il ajouta :

– Nous allons, si vous le voulez bien passer en revue les personnes qui étaient en relations avec le curé et le docteur.

Belœil dit :

– À tout seigneur tout honneur ; parlons du maire.

– C’est Jérôme Grignon qui est maire. Poitras

était en froid avec lui.

– En froid ? Pourquoi ?

– Parce que le docteur s'était présenté à la mairie contre Grignon et que Grignon l'avait battu.

Je dis :

– C'est là un bien piètre mobile de meurtre.

Belœil objecta en remarquant :

– J'ai connu un homme qui a tué sa femme tout simplement parce qu'elle s'était fait couper les cheveux à la garçonne.

Guy demanda sèchement :

– Voulez-vous, M. Lesage, ignorer ces imbéciles et continuer votre numération.

– Volontiers ; il y a le notaire Dessureault. Ah, oui, et j'allais oublier le citoyen le plus riche de la place.

– Qui donc ?

– Un noble.

– Un noble ?

- Oui, un noble français.
 - Il s'appelle... ?
 - Le comte d'Argencieu ; Hilarion d'Argencieu.
 - Que fait-il par chez nous celui-là ?
 - Il a réussi à fuir, armes, bagages et fortune, lorsque la France est tombée aux mains des allemands en 1940. Il a emmené son pupille avec lui.
 - Son pupille ?
 - Oui, le jeune baron René de Hautecour dont d'Argencieu administre la fortune qui est colossale, paraît-il.
- Guy demanda :
- D'Argencieu et de Hautecour habitent ici depuis 1940 ?
 - Oui, ils se sont fait construire un véritable château tout en pierre des champs au centre d'un vaste domaine de mille âcres.
- Belœil vint pour parler ; mais le voleur et homme de bien lui fit signe de se taire.

Puis il se mit à se promener de long en large dans la pièce.

Le silence dura plusieurs minutes.

À la fin Guy murmura :

– Je commence à voir clair.

Tout de suite il ajouta :

– C’est comme pour l’œuf de Colomb, il suffisait d’y penser.

Belœil lui dit :

– Veux-tu mettre un peu de précision dans ce charabia, Verchères ?

– Volontiers. Quenneville est mort parce qu’il a trop parlé et que l’assassin a eu peur qu’il ne finisse par deviner le mobile des crimes.

– Ce que tu dis là est encore du charabia.

– Eh bien, Belœil, un prêtre, un médecin et une garde-malade sont morts. Or une garde, un prêtre et un docteur ont quelque chose de commun ensemble.

– Quoi donc ? fit Théo ?

– Imbécile, s'écria Verchères.

Je dis :

– Le prêtre, le médecin et la garde-malade sont ensemble au chevet des mourants.

Guy me regarda :

– Parfois, Paul, remarqua-t-il, je ne désespère pas de ton intelligence.

VII

Les appels téléphoniques

Deux jours se passèrent sans incidents dignes de mention.

Le troisième matin, je dormais comme un prince, l'air frais et humide appesantissant mon sommeil, lorsque soudain je me sentis rudement secoué :

– Biographe, biographe, me disait Guy, si tu veux biographier tu fais mieux de te lever, d'enfourcher tes culottes et de me suivre.

Les yeux miteux et la voix enrouée par la nuit je demandai :

– Qu'y a-t-il ?

– Il y a que le chiropraticien Lesage est tout énervé, plus que cela, hors de lui.

– Il veut nous voir ?

– Oui, et il nous prend pour des chevaux.

– Des chevaux ?

Verchères éclata de rire :

– Évidemment, dit-il, puisqu’il nous a demandé de nous rendre à son hôpital au galop.

En un temps et trois mouvements je m’habillai.

Quand je terminai le voleur et homme de bien remarqua narquois :

– Tu ferais un excellent pompier.

– Pompier ?

– Évidemment, car tu t’habilles avec tellement de dextérité, et d’ailleurs n’écris-tu pas comme un pompier ?

– Merci du compliment.

En cours de route je demandai :

– Qu’est-ce que Lesage peut bien avoir à s’énervé ?

Guy fit sèchement :

– Quand on n’a rien à dire, Paul, on se tait.

Le chiropraticien nous cria dès notre arrivée :

– Ah, enfin, vous voilà !

Il ajouta tout de suite :

– Ce qui m’arrive est incroyable.

Je remarquai :

– Boileau n’a-t-il pas dit : « La vérité peut quelquefois n’être pas vraisemblable » ?

– Tais-toi, imbécile.

À Lesage il demanda :

– Qu’est-ce qui vous arrive d’incroyable ?

– La morte m’a téléphoné.

– La morte vous a... ; quelle morte ?

– Cécilienne Cousineau.

Le chiropraticien reprit :

– Je sais que c’est impossible ; mais ça vient quand même d’arriver il y a à peine quelques minutes.

Je notai moqueur :

– Tiens, tiens, je ne savais pas que la compagnie du téléphone avait un échange dans le paradis.

– Silence, innocent.

– Parlez, M. Lesage, poursuit Verchères. Et la morte, que vous a-t-elle dit au téléphone ?

– Elle m’a dit qu’elle avait perdu connaissance sous l’effet d’un coup quelconque et qu’elle s’était éveillée au fond de l’eau.

– Vous a-t-elle dit où elle était en ce moment ?

– Oui.

– Où ça ?

– Son corps est à la morgue de Montréal et son âme dans un endroit vague et doux dont elle ne peut préciser la nature.

– Avez-vous reconnu la voix de Cécilienne ?

– Non, elle parlait très bas, d’une voix caverneuse...

– Voix d’outre-tombe ?

– Justement.

– Croyez-vous que ce soit elle qui vous a appelé ?

– Bien, je ne sais...

Guy sourit :

– Concentrez-vous un peu et vous allez découvrir vous-même la clef du mystère.

– Vous savez, vous, qui a téléphoné ?

Verchères me renversa par sa réponse :

– Mais oui, dit-il.

– Qui est-ce ?

– Pas si vite, mon ami.

Il prit alors son air supérieur et commença :

– Nous avons eu affaire dans cette cause à des phénomènes ultranaturels ou plutôt, extranaturels.

– Vous voulez parler de spiritisme ?

– De spiritisme et d’auto-hypnotisme. Olympe Ladéroute est un médium qui s’hypnotise elle-même. Elle a une préoccupation constante, la mort violente de son amie Cécilienne ; cette préoccupation la rend sujette à tomber plus

facilement que d'habitude dans le sommeil hypnotique. Les deux amies avaient sans doute l'habitude de se téléphoner plusieurs fois par jour du vivant de Cécilienne, voilà pourquoi elle appelle maintenant. Il n'y a pas plus d'une demi-heure qu'elle vous a téléphoné, M. Lesage ?

– Non, cela fait une vingtaine de minutes, dirais-je.

– Alors allons ensemble chez Olympe, elle téléphone peut-être encore.

L'animal de Guy avait encore une fois raison.

Olympe téléphonait.

Verchères nous fit signe en entrant de ne pas faire le moindre bruit.

Sur le bout des pieds nous nous approchâmes silencieusement et écoutâmes.

Olympe disait dans la bouche téléphonique :

– Allo, monsieur le maire... c'est Cécilienne qui parle. Oui, Cécilienne Cousineau. Seriez-vous assez bon de voir à ce que mes restes mortels soient mis en terre près de ceux du docteur Poitras ?

L'hypnotisée raccrocha, puis elle tourna la manivelle de sonnerie et demanda le notaire :

– Notaire, dit-elle, c'est Cécilienne Cousineau qui parle ; voudriez-vous faire diligence pour remettre mon héritage à Olympe, ma meilleure amie ?

Le troisième appel téléphonique qu'elle fit fut à l'adresse du comte d'Argencieu.

– Monsieur le comte, demanda-t-elle, comment allez-vous et comment va le jeune Baron de Hautecourt ? Qui parle ? Mais ne me reconnaissez-vous pas ? C'est Cécilienne. Cécilienne Cousineau ? Ne craignez rien, je n'ai révélé votre secret qu'à Olympe, Olympe Ladéroute. C'est ma meilleure amie, et je vous assure qu'elle n'en parlera à personne.

VIII

Raisonnements détectivistes

Il y avait près d'une demi-heure que Guy n'avait pas parlé.

Qu'il n'avait pas même remué.

Assis dans un confortable fauteuil chesterfield dans le salon de la pension il réfléchissait.

À la fin il me dit :

– Un médecin, une garde-malade, un prêtre... j'ai demandé il y a quelques jours ce que ces trois personnes avaient de commun ensemble

– Et je t'ai répondu que tous les trois assistaient spirituellement et physiquement les moribonds.

Guy sourit :

– Ta réponse n'était pas mal, pas mal, Paul,

mais il y a aussi autre chose que font en commun le prêtre, le médecin et la garde-malade.

– Quoi donc ?

– Réfléchis...

Je dis avec impatience :

– C’est toi et non moi qui es fort en devinettes.

– Eh bien, je vais te révéler l’autre chose que les trois personnes de profession que je viens de mentionner, ont de commun ensemble.

Il expliqua :

– Quand une femme donne naissance à un enfant le médecin et la garde-malade sont là...

– Mais le prêtre ?

– Eh bien, le prêtre ne baptise-t-il pas l’enfant ?

– C’est vrai.

Guy dit :

– Paul, je connais le meurtrier.

– Poitras, le curé, Cécilienne et Quenneville ont donc été assassinés par un seul et même

homme ?

– Naturellement.

– Tu sais qui ?

– Oui.

– Alors ?

– Non, non, je ne te le nommerai pas encore. Je puis cependant te révéler que tout tourne autour d'une naissance et d'un subterfuge subséquent.

– Tu parles chinois.

– Paul, tu prétends que je suis inconsidérément vantard et rempli de moi-même...

– Inconsidérément ? Non, mais vantard oui par exemple.

Guy se planta devant moi et dit :

– Eh bien, je fais une prédiction : C'est que le baron René de Hautecourt a été baptisé ici.

– Hein ?

– Oui, et tu vas aller vérifier ou faire vérifier par un vicaire cette assertion, dans le registre des

naissances de la paroisse de Sainte-Émilie. Le registre doit être à la sacristie. Va.

Comme je sortais il me dit :

– Eh, Paul ?

– Oui ?

– Avant de partir va me chercher Belœil.

Il expliqua :

– Comme tu n’as pas la date de naissance du baron ce sera peut-être long de trouver le baptistère ; alors j’ai besoin du gros Théo pour surveiller Olympe Ladéroute.

– Tu la soupçonnes ?

– Non.

– Mais pourquoi la faire surveiller alors ?

– Pour la protéger.

– Elle est... ?

– En danger de mort, oui.

Environ deux heures plus tard j’apprenais du vicaire de la paroisse de Sainte-Émilie que le jeune baron René de Hautecourt avait été baptisé

par le curé Étienne Branchaud.

Parrain : Le docteur Hugues Poitras ;

Marraine : Cécilienne Cousineau ;

Porteuse de l'enfant : Olympe Ladéroute.

IX

Le piège

Le soir tombait.

Olympe était revenue à elle et Théo ne la quittait pas d'une semelle.

Guy venait de faire un appel téléphonique étrange.

Il avait appelé la compagnie d'électricité pour demander :

– Vos fils dans les poteaux sur la route sont chargés de combien de volts ?

– 440.

– C'est assez pour tuer ?

– Mais oui.

– Très bien, merci.

Guy raccrocha.

Puis il prit silencieusement Olympe par le bras et la guida vers une autre pièce.

Ils restèrent enfermés tous les deux pendant une dizaine de minutes.

Quand ils revinrent le voleur et homme de bien nous dit à Belœil et à moi :

– Je possède maintenant toutes les ficelles du pantin.

Théo remarqua :

– Je suppose que c’est Olympe qui t’a donné la dernière.

– Ton hypothèse est véridique.

Il daigna expliquer :

– Cécilienne avait un secret, secret qui est la cause des meurtres ; elle a confié ce secret à son amie Olympe qui vient de me le transmettre.

Il ajouta, moqueur :

– Alors, Théo, ne me lâche pas d’un pouce, car je suis en danger de mort.

Sérieusement il poursuivit :

– Théo, demanda-t-il, tu as placé des policiers bien cachés sur la route, près du poteau le plus rapproché de la clôture de fer qui entoure le jardin de la pension Ladéroute ?

– Oui.

– Et tu as un policier qui viendra subrepticement nous avertir de l'arrivée de l'assassin ?

– Oui, j'ai suivi tes instructions à la lettre.

Guy expliqua :

– Je base cette démonstration criminologique sur le fait que l'assassin le sait. Olympe arrose toujours son jardin après la tombée de la nuit. Cela favorise le meurtrier. Car les crimes et les ténèbres vont bien ensemble.

Un policier entra :

– Il monte dans le poteau, dit-il.

Les lumières n'étaient pas allumées dans la maison.

Nous nous rendîmes à une fenêtre qui donnait

sur la route.

Une vague forme noire était en effet dans le bout du poteau en train de lier un fil à celui chargé de 440 volts.

L'homme redescendit et attacha le fil à la clôture de fer forgé autour du jardin.

Guy se tourna vers la vieille Olympe :

– Allez, dit-il, et faites bien attention de ne pas toucher au bec de fer de votre boyau d'arrosage, car vous seriez vous aussi électrocutée ; ne touchez qu'au boyau de caoutchouc ; car le caoutchouc n'est pas un conducteur de l'électricité.

Le voleur et homme de bien donna ses instructions finales :

– Commencez à arroser et au moment où l'eau de votre jet touchera votre clôture de fer écroulez-vous et faites la morte. Restez là jusqu'à ce que j'aille vous chercher. Sans remuer même un doigt ou un orteil. Compris ?

– Compris, monsieur.

X

Le dernier acte

La scène se passa telle que prévu.

Au moment où la femme tombait, jouant la morte, les policiers sortirent de leur cachette et arrêterent l'homme.

Au moment où le meurtrier entrait flanqué de deux constables qui le tenaient solidement par les bras, Guy Verchères le salua :

– Bonjour, Hilarion, comte d'Argencieu, dit-il.

À Belœil il ordonna :

– Le temps est venu pour toi, Théo, d'aller cueillir le jeune baron René de Hautecourt.

– Tu veux que je l'arrête ?

– Oui, naturellement.

– Sous quel chef d'accusation ?

- Complicité avant fait de meurtres.
- Hein ?
- C’est ainsi, va, et je t’expliquerai à ton retour.

Quand Belœil fut sorti, Guy se tourna vers le comte d’Argencieu qui semblait atterré et comme assommé par l’accusation tombée soudainement sur lui comme un coup de foudre, et lui dit :

– Vous avez le génie, le génie du meurtre, mon ami.

Je plaçai mon mot :

– Évidemment, dis-je, le plan était génial, faire arrêter le cœur par l’électricité qui ne laisse aucune trace de son travail mortel, c’est diaboliquement ingénieux.

Je questionnai :

– Mais comment le phénomène d’électrocution se produisait-il ?

Guy expliqua :

– Élémentaire, Watson, élémentaire. Le courant électrique partait du fil dans le poteau et

se communiquait à la clôture. L'eau est un bon conducteur électrique. Quand l'eau sortant du boyau frappait la clôture, le courant y circulait instantanément et si la personne qui arrosait avait la main sur le bec de fer du boyau, elle mourait.

– Ah, dis-je, voilà donc pourquoi tu as recommandé à Olympe de ne pas...

Guy hurla alors littéralement :

– Tais-toi, idiot.

Mais le mal était fait.

D'Argencieu avait compris qu'Olympe n'était pas morte.

Tout de suite il se rasséra :

– Ainsi, railla-t-il, c'était un guet-à-pens.

Le voleur et homme de bien, après m'avoir jeté un regard courroucé, dit à l'assassin railleusement :

– Ne croyez pas que la bourde de mon cousin va vous faire éviter la potence ; non, aussi vrai que je m'appelle Guy Verchères et que je suis un voleur honnête, vous serez pendu.

Il ajouta :

– Poitras et le curé Branchaud sont morts en arrosant ; si Olympe n'avait pas été prévenue par moi, elle ne serait actuellement qu'un cadavre ; ce sont là des preuves circonstanciées si formidables qu'elles vous conduiront en droit chemin à l'échafaud.

Mais d'Argencieu ne baissait pas encore le caquet.

Il dit :

– Et c'est pour le plaisir de la chose que j'aurais commis ces meurtres, je suppose ?

– Ah, ah, comte de trente sous, tu penses que je n'ai pas percé le mobile de tes crimes. Attends, attends, je vais te faire tomber de haut, sinistre vieux.

Belœil arrivait emmenotté avec le jeune baron de Hautecourt.

Le voleur et homme de bien s'adressa à ce dernier :

– J'ai un marché à conclure avec toi, jeune homme, dit-il.

– Un marché ?

– Oui.

– Lequel ?

– Si tu veux le conclure tu éviteras la corde, sinon, comme le complice avant le fait est coupable au même degré que l’assassin lui-même, tu seras pendu, faltoquet.

Le jeune baron n’en menait pas large.

Il tremblait de tous ses membres.

– Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il.

– La vérité. Si tu me la dis toute je te promets que tu ne mourras point de la mort ignominieuse des condamnés. Je vais te questionner, réponds fidèlement à mon interrogatoire et tu auras la vie sauve. Acceptes-tu ?

Le jeune noble murmura un oui que j’entendis à peine tellement il était apeuré.

Guy commença :

– D’Argencieu a-t-il tué le docteur Poitras ?

– Oui.

- Tu le sais pertinemment ?
- Oui.
- D’Argencieu te l’a dit ?
- Oui.
- De sa propre bouche ?
- Oui.
- D’Argencieu a-t-il tué le curé Branchaud ?
- Oui.
- Comme pour Poitras il a électrocuté le curé au moyen des clôtures de fer et des boyaux d’arrosage au bec conducteur ?
- Oui, monsieur.
- Et il a asphyxié à mort Grégoire Quenneville, manquant en même temps son coup dans le cas de l’avocat Falaize ?
- Oui.
- Il vient de plus de commettre sa dernière tentative de meurtre sur la personne d’Olympe Ladéroute ?
- Oui.

– Avant cela il a assommé et noyé Cécilienne Cousineau ?

– Oui.

– Pourquoi d’Argencieu a-t-il commis tous ces crimes ?

Le jeune criminel hésita :

– Pour...

– Ne tergiverse pas, je sais que c’est pour protéger un secret coupable.

Verchères demanda :

– Quel est ton nom ?

– René...

– René peut-être, mais René qui ?

– De Hautecl...

– Si tu mens tu seras pendu.

– René Harbique.

– Enfin le chat commence à sortir du sac. Depuis quand connais-tu d’Argencieu ?

– Depuis juin 1940. Je fuyais les allemands sur les routes de France. Je rencontrai le comte qui

était en automobile, il m'invita à monter.

Guy dit :

– Le véritable baron de Hautecourt était mort dans l'auto de d'Argencieu, frappé par une balle égarée, et comme la fortune du mort était administrée par le comte celui-ci ne voulait point perdre cette poire pour la soif. La situation chaotique de la France favorisait ces desseins ténébreux. Il t'offrit, Harbique, de te payer pour personnifier le jeune baron. Cette canaillerie permettait à d'Argencieu de s'approprier la fortune de Hautecourt.

– Oui, c'est bien cela.

– Vous réussîtes à esquiver les allemands, à passer en Espagne, au Portugal, puis à prendre un bateau à destination du Canada. C'est alors que d'Argencieu commit une bévue ; il était déjà venu au pays et avait habité à Sainte-Émilie ; sa bévue consiste à être revenu comme un vieux cheval dans ce village où nous sommes. Dis-moi pourquoi ce fut une erreur ?

– Parce que le véritable baron de Hautecourt

est né à Sainte-Émilie.

– Et sa mère ?

– Sa mère ?

– Sa mère était une riche veuve qui adorait les Laurentides.

– Quelles relations y avait-il entre elle et le comte ?

– D'Argencieu était l'associé d'affaires de son défunt mari.

Guy dit :

– Le vrai baron a été baptisé ici, la garde-malade qui a assisté à l'accouchement était Cécilienne Cousineau, elle a vu le SECRET ; ce secret était une marque de naissance sur la poitrine du jeune bébé.

– Oui, dit Harbique, et les meurtres sont la conséquence du caleçon de bain à la mode aujourd'hui. Il laisse la poitrine nue.

– Alors un jour tu te baignais dans la rivière du Nord...

– Oui, et Cécilienne passa et vit ma poitrine.

Elle s'étonna que je n'aie plus ma marque de naissance. Je lui mentis et lui dis que je me l'étais fait enlever par un spécialiste parisien. Puis je racontai l'affaire au comte.

– C'est alors qu'il fomenta la série de meurtres. Il tua le docteur Poitras d'abord parce qu'il savait bien que celui-ci, étant médecin, n'ignorait pas qu'il est impossible de faire disparaître permanemment une marque de naissance, parce qu'elle repousse inévitablement. N'est-ce pas ?

– Oui.

– Il tua ensuite le curé pour la même raison ?

– Oui.

– Un meurtre en attire un autre ; comme Quenneville et Falaize se faisaient trop aller la langue il les asphyxia tous deux.

– Oui.

– Et à la première chance il noya Cécilienne.

Guy dit :

– Dans les transes hypnotiques Olympe

téléphona à d'Agencieu, lui annonçant qu'elle connaissait le SECRET. C'était se condamner à mort. Aussi a-t-il tenté de l'assassiner ; et cette tentative a été enfin sa pierre d'achoppement.

Le voleur et homme de bien se tourna vers Belœil et moi :

– Paul, dit-il, es-tu satisfait, reste-t-il encore quelques points obscurs en ton esprit borné ?

– Non.

– Et toi, Théo ?

– Oui.

– Que veux-tu savoir ?

– Parle-nous donc un peu plus de spiritisme et d'hypnotisme.

– Tout ce que je puis te dire c'est que je ne suis pas un sceptique en ce domaine.

– Tu crois ?

– Je crois que l'avenir nous réserve des sensations autrement plus surprenantes que celle de la conquête de l'atome

– En somme, dis-je, tu crois que dans cette

cause certains phénomènes de spiritisme et d'hypnose t'ont aidé beaucoup.

– Tu l'as en plein, mon vieux.

– À ce moment Olympe entra en courant :

– Non, mais, dit-elle fâchée, pensez-vous que je vais passer des heures et des heures au serin du soir, m'exposant au rhume et à la pneumonie. Si ça a du bon sens. Et vous ne sentiez même point ma soupe au pois qui est en train de prendre au fond et de coller sur le poêle.

Elle se dirigea à longues enjambées vers la cuisine.

Et nous, nous éclatâmes de rire

Nous ?

Oui, Belœil, Guy et moi.

Mais ni d'Argencieu.

Ni Harbique alias de Hautecourt.

Cet ouvrage est le 672^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.